

**Lucrece penseur de la singularité. De rerum natura II,
333-380**

Sabine Luciani

► **To cite this version:**

Sabine Luciani. Lucrece penseur de la singularité. De rerum natura II, 333-380. Guillaume Flamerie de Lachapelle, Judith Rohman. Lectures latines. 45 textes de la littérature latine interprétés par des professeurs, 2018. hal-03192094

HAL Id: hal-03192094

<https://hal-amu.archives-ouvertes.fr/hal-03192094>

Submitted on 8 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Lucrece penseur de la singularité (*De rerum natura*, 2.333-380)

Sabine Luciani

Dans l'une des remarquables études qu'elle a consacrées au genre épique, Sylvie Franchet d'Espèrey, réfléchissant sur les modèles de Stace, note qu'«écrire une épopée, c'est aussi proposer une conception du monde ; et ceci au-delà de tous les critères formels et thématiques qui permettent de définir le genre» (Franchet d'Espèrey 2003). Même si elle s'applique tout particulièrement aux poèmes de Virgile, Lucain ou Stace, cette réflexion constitue aussi une introduction particulièrement pertinente au *De rerum natura* de Lucrece, qui est souvent assimilé à une épopée composée à la gloire d'Épicure. De fait, dans ce poème didactique composé au milieu du premier siècle avant notre ère, le poète latin donne à voir, en des vers tout à la fois rugueux et somptueux, la conception épicurienne du monde. Cependant, à la différence des univers qui seront mis en mots par Virgile ou Lucain, la nature chantée par Lucrece n'est pas régie par un destin, providentiel ou cruel, mais par les lois de la physique atomiste combinées à l'action imprévisible du hasard. Pour convertir son lecteur à la doctrine épicurienne, le poète-philosophe entreprend de mettre sous ses yeux les principes invisibles qui sont à l'origine de toutes choses. Pour soutenir cette gageure, il développe un réseau d'analogies entre les corps accessibles à nos sens (objets inanimés, végétaux, animaux) et les atomes imperceptibles qui les constituent. Cette méthode donne lieu à une écriture hybride, qui mêle délibérément aux exposés techniques les plus ardues des illustrations empruntées au monde sensible. Or il arrive parfois que, pour le plus grand plaisir du lecteur, le traitement de ces exemples excède largement la logique de la démonstration et renvoie, par une sorte de trouée dans le corps du texte, aux principes de l'éthique épicurienne, dont la portée salvatrice est soudain révélée au lecteur.

C'est la relecture d'une de ces digressions qui font toute la richesse et la complexité du poème lucretien que je voudrais proposer ici : il s'agit de la célèbre page où Lucrece associe, de façon assez inattendue, la diversité des atomes au chagrin d'une vache privée de son petit.

*Nunc age, iam deinceps cunctarum exordia rerum
qualia sint, et quam longe distantia formis,
percipe, multigenis quam sint uariata figuris ;
non quo multa parum simili sint praedita forma,
sed quia non uolgo paria omnibus omnia constant.
Nec mirum ; nam cum sit eorum copia tanta,
ut neque finis, uti docui, neque summa sit ulla,*

335

debent nimirum non omnibus omnia prorsum 340
esse pari filo similique adfecta figura.
Praeterea genus humanum, mutaeque natantes
squamigerum pecudes, et laeta armenta feraeque
et uariae uolucres, laetantia quae loca aquarum
concelebrant circum ripas fontisque lacusque, 345
et quae peruolgant nemora auia peruolitantes,
quorum unum quiduis generatim sumere perge,
inuenies tamen inter se differre figuris.
Nec ratione alia proles cognoscere matrem
nec mater posset prolem ; quod posse uidemus, 350
nec minus atque homines inter se nota cluere.
Nam saepe ante deum uitulus delubra decora
turicremas propter mactatus concidit aras
sanguinis expirans calidum de pectore flumen.
At mater uiridis saltus orbata peragrans, 355
noscit humi pedibus uestigia pressa bisulcis,
omnia conuisens oculis loca, si queat usquam
conspicere amissum fetum, completque querellis
frondiferum nemus adsistens, et crebra reuisit
ad stabulum, desiderio perfixa iuuenci. 360
Nec tenerae salices atque herbae rore uigentes
fluminaque illa queunt summis labentia ripis
oblectare animum subitamque auertere curam ;
nec uitulorum aliae species per pabula laeta
deriuare queunt animum cura que leuare : 365
usque adeo quiddam proprium notumque requirit.
Praeterea teneri tremulis cum uocibus haedi
cornigeras norunt matres, agnique petulci
balantum pecudes : ita, quod natura reposit,
ad sua quisque fere decurrunt ubera lactis. 370
Postremo quoduis frumentum non tamen omne
quidque suo genere inter se simile esse uidebis,
quin intercurrat quaedam distantia formis.
Concharumque genus parili ratione uidemus
pingere telluris gremium, qua mollibus undis 375
litoris incurui bibulam pauit aequor harenam.
Quare etiam atque etiam simili ratione necesse est,
natura quoniam constant, neque facta manu sunt
unius ad certam formam primordia rerum,
dissimili inter se quaedam uolitare figura. 380

“Allez ! Apprends donc désormais à connaître les principes des choses, quels ils sont, combien ils diffèrent par leurs formes et par la diversité générique de leurs figures. Je ne veux pas dire qu’ils sont peu à posséder une forme semblable, mais que dans leur ensemble ils ne sont pas tous identiques en tous points. Cela n’est pas étonnant puisque leur multitude est si grande qu’elle ne connaît ni limite ni somme, comme je l’ai démontré.

Il en découle de façon absolument évidente qu'ils ne doivent pas tous présenter profil identique et figure semblable.

En outre, vois le genre humain, les troupes muettes de poissons écailleux, les gras troupeaux, les fauves et les divers oiseaux qui peuplent les riantes régions aquatiques aux rives des sources et des lacs, et qui parcourent de leur vol les bois profonds ; en poursuivant l'examen de chaque individu, espèce par espèce, tu découvriras qu'ils diffèrent cependant par leurs figures. S'il en était autrement, les petits ne pourraient reconnaître leur mère, ni la mère ses petits. Or on voit qu'ils le peuvent : tout autant que les humains, les animaux se connaissent entre eux. Et souvent, devant les temples des dieux richement décorés, au pied des autels où fume l'encens, tombe un veau sacrifié, dont la poitrine répand un flot de sang chaud. Cependant, la mère, privée de son petit, sillonne les verdoyants pâturages, reconnaît les empreintes laissées sur le sol par ses sabots fendus et parcourt du regard tous les lieux où elle pourrait retrouver son rejeton perdu. Puis, elle s'arrête près d'un bois touffu qu'elle emplît de ses plaintes et retourne sans cesse voir l'étable, déchirée par le regret de son taurillon. Ni les tendres saules ni les herbes nourries de rosée, ni les hautes eaux des fleuves ne parviennent à charmer son esprit et à la détourner d'un chagrin auquel elle ne s'attendait pas. Le spectacle des autres veaux au milieu des gras pâturages ne suffit à distraire son esprit ni à alléger son chagrin tant l'être qu'elle cherche est singulier et connu. Les tendres cabris à la voix tremblotante reconnaissent eux aussi leur mère cornue et les agneaux pétulants leur troupeau bêlant : c'est ainsi que, comme l'exige la nature, chacun se précipite vers la mamelle qui le nourrit. Prends ensuite n'importe quel grain de blé, tu verras qu'aucun, même au sein d'un même genre, n'est semblable à un autre au point qu'il n'y ait entre eux aucune différence de forme. Il en est de même pour les coquillages que nous voyons colorer le sein de la terre sur les plages où les vagues viennent mollement frapper le sable assoiffé d'une baie incurvée. C'est pourquoi, je le dis encore et encore, il en est ainsi pour les corps premiers : puisqu'ils sont issus de la nature et n'ont pas été façonnés à la main sur le modèle unique d'une forme définie, ils doivent nécessairement présenter dans leur vol une certaine diversité de figures".

Pour pathétiques qu'ils soient, ces vers, qui connaissent aujourd'hui une grande faveur chez les promoteurs du véganisme, ne peuvent être convenablement compris et interprétés sans référence au contexte et à l'économie générale du *De rerum natura*. Or la relation qui unit l'exposé physique du chant 2 au développement sur la diversité du vivant, d'une part, et à l'évocation de la souffrance animale, d'autre part, n'est guère évidente à percevoir. Pour mettre ce lien fonctionnel en évidence et dégager les enjeux de ce texte en relation au projet lucrétien, je commencerai par replacer l'ensemble de l'extrait dans son contexte argumentatif avant d'étudier les illustrations mises en œuvre par le poète. Je m'arrêterai pour finir sur la figure de la mère vache et sur la signification de cet *exemplum* singulier.

LE CONTEXTE ARGUMENTATIF : PLURALITÉ ET DIVERSITÉ ATOMIQUE

L'extrait qui nous occupe constitue un passage charnière, puisqu'il se situe au tout début de la troisième section du chant 2, qui en comporte cinq : après un prologue

évoquant la sérénité du sage épicurien (2.1-66), Lucrèce expose successivement à Memmius les mouvements des atomes (v. 66-332), leurs formes (v. 332-729) et leur absence de propriétés sensibles (v. 730-1022), avant de lui annoncer une révélation inouïe sur l'univers (v. 1023-1174). Chaque nouvelle étape de l'exposé théorique est clairement annoncée par une formule destinée à attirer l'attention du lecteur et à relancer la réflexion : *Nunc age quo motu... expediam* (v. 62-66) ; *Nunc age iam deinceps cunctarum exordia rerum qualia sint... percipe* (v. 332-335) ; *Nun age dicta meo dulci quaesita labore percipe* (v. 730-731) ; *Nunc animum nobis adhibe ueram ad rationem* (v. 1023). Après avoir distingué les trois causes du mouvement atomique et insisté sur l'universalité et la perpétuité de celui-ci, Lucrèce s'applique ici à mettre en évidence la diversité des atomes, qui selon la doctrine épicurienne diffèrent entre eux par le poids, la taille et la forme.

La grande variété des formes atomiques est illustrée par un procédé de *uariatio* syntaxique et lexicale : *quam longe distantia formis* (v. 334), *multigenis quam sint uariata figuris* (v. 335) ; *non... esse pari filo similique adfecta figura* (v. 340-341) ; *dissimili inter se... figura* (v. 380). Même si les substantifs *forma*, *figura* et *filum* renvoient tous trois au terme grec σχῆμα, dont use Épicure dans la *Lettre à Hérodote* (§ 42, 44, 54), leur association introduit une subtile nuance entre, d'une part, l'idée générale de forme, qui peut renvoyer à la notion de modèle (*ad certam formam*, v. 380), et, d'autre part, ses réalisations individuelles, qui donnent lieu à des configurations particulières. Ce jeu terminologique, qui, dans l'économie du raisonnement lucrétien, favorise le passage du plan atomique au monde sensible, n'est pas sans rapport avec le texte même d'Épicure, qui emploie les dérivés σχηματισμός (§ 54) et σχημάτισις (§ 42) pour désigner les configurations atomiques spécifiques.

Le premier argument est fondé sur un raisonnement par inférence lié à l'infinité numérique des atomes, démontrée au chant 1 (v. 951-1013) : compte tenu de leur abondance, les atomes doivent nécessairement différer entre eux par leur forme (338-341). Ce lien causal entre multiplicité et diversité, qui est posé comme une évidence plus que démontré (v. 338 : *nec mirum* ; v. 340 : *debent nimirum*), n'est pas mentionné dans la *Lettre à Hérodote* (§ 42), où Épicure se contente de souligner l'inconcevable diversité des formes atomiques tout en prenant soin de la limiter : à la différence de son prédécesseur Démocrite, le philosophe du Jardin accordait l'infinité numérique aux atomes de même configuration, mais fixait une limite à la variété des formes atomiques. Lucrèce, pour sa part, préfère étayer au préalable la thèse de la diversité atomique avant d'introduire, dans un second temps, la limitation posée par Épicure (v. 479 sq.). Cependant, bien que la doctrine ne soit pas formulée d'emblée, elle est tout de même prise en compte et intégrée par anticipation à l'argumentation. Aussi le philosophe latin tente-t-il de concilier pluralité et limitation au moyen d'un parallélisme explicatif lié à la notion de fréquence (v. 336-337 : *non quo multa parum simili sint praedita forma / sed quia non uolgo paria omnibus omnia constant*) : tout en admettant qu'il existe de nombreux atomes (*multa parum*) de forme semblable, il fait valoir qu'ils ne sont pas tous identiques et que, la plupart du temps (*uolgo*), ils diffèrent même les uns des autres. Le

polyptote *non omnibus omnia* (cf. v. 340) vise à la fois à souligner et à limiter le principe de diversité qui est à l'œuvre dans la nature. L'idée, explicitée grâce à la célèbre analogie des lettres de l'alphabet (v. 692-694), sera reprise en des termes strictement identiques dans la partie conclusive de la section (v. 723-724). Cependant, elle ne sera alors plus seulement fondée sur l'argument – assez peu probant – de la *copia* atomique (v. 338-339 : *copia tanta / Vt neque finis, uti docui, neque summa sit ulla*) ; elle sera soutenue par un argument a posteriori, qui avait déjà été mobilisé par Épicure dans la *Lettre à Hérodote* (§ 42), à savoir l'extrême variété des productions naturelles (v. 720-722), qui donne lieu à d'amples développements à partir du vers 342 et trouve une illustration paradigmatique dans la métaphore de la terre/mère (v. 589-599).

Conformément à la méthode déjà adoptée dans le premier chant, le raisonnement de Lucrèce se fonde sur les phénomènes, dont les propriétés de l'atome doivent pouvoir rendre compte. Dans cette perspective, la diversité du réel s'offrant à l'expérience doit nécessairement trouver son explication dans la multiplicité des formes atomiques et il s'agira de démontrer que la taille et la forme des atomes déterminent les qualités des choses et les sensations qu'elles provoquent (v. 381-477). Cependant, Lucrèce ne se contente pas de mettre en évidence ce lien de causalité, qui suffirait pourtant amplement à sa démonstration. De façon surprenante, il introduit une disjonction dans l'analogie entre corps élémentaires et corps composés en insistant moins sur la diversité des espèces, qui reflète la diversité des formes atomiques, que sur les différences qui permettent de distinguer les individus au sein d'une même espèce (v. 342-376). Pourtant les particularismes individuels tendraient à démontrer, en vertu de l'analogie initiale, que les atomes relevant d'une même catégorie sont tous différents les uns des autres, ce qui est contraire à la doctrine épicurienne. Dans ces conditions, Lucrèce, soucieux d'insister sur l'inconcevable diversité des formes élémentaires, semble outrepasser les objectifs de sa démonstration. Cependant, au-delà du raisonnement par analogie, le philosophe entend souligner ici le lien causal qui unit la variété des éléments premiers et l'infinie diversité des productions terrestres. Dans cette perspective, il passe en revue les différentes formes de vie qui peuplent la terre – hommes, poissons, bétail, bêtes sauvages, oiseaux – en se livrant à une longue énumération de tonalité épique, qui répond à celle du prologue (1.14-18). Mais il ne s'agit plus d'insister sur le pouvoir universel de Vénus. L'anacoluthie produite par l'association de la proposition relative à une série strictement nominale (v. 342-347 : *Praeterea genus humanum [...] quorum unum quiduis generatim sumere perge*) vise à affirmer l'irréductible idiosyncrasie de chaque créature, principe dont l'importance est soulignée par les sonorités (v. 348 : *inuenies tamen inter se differere figuris*).

NEC MINUS ATQUE HOMINES : ANALOGIE ET SINGULARITÉ

Pour défendre cette thèse, Lucrèce avance une donnée issue de l'expérience sensible (v. 350 : *quod posse uidemus*), à savoir l'identification mutuelle des mères et de leur progéniture (v. 349-350 : *Nec ratione alia proles cognoscere matrem, / nec mater posset*

prolem). Prenant à contrepied l'argument des indiscernables, habituellement utilisé dans la polémique sur la fiabilité des sens, Lucrèce affirme au contraire que les animaux, tout comme les hommes, se distinguent et se reconnaissent entre eux (v. 351 : *inter se nota cluere*). Conformément à la méthode du *modus tollendo tollens* qui a les faveurs du poète, le raisonnement repose sur un système déductif à l'irréel, qui valide l'hypothèse à démontrer (singularité individuelle) par infirmation de l'hypothèse contradictoire (similarité de plusieurs individus au sein d'une même espèce), dont les conséquences se révèlent contraires à l'évidence (impossibilité de reconnaissance mères/petits). Cette reconnaissance interpersonnelle est illustrée par plusieurs exemples empruntés au monde des animaux domestiques : la vache qui, en quête de son petit sacrifié, recherche un être singulier et irremplaçable (v. 366 : *quiddam proprium notumque requirit*), les cabris qui reconnaissent leur mère (v. 368 : *cornigeras matres norunt*) et les agneaux leur troupeau. La force de ces liens est ensuite généralisée à l'ensemble des mammifères, qui savent repérer les mamelles nourricières (v. 370 : *ad sua quisque fere decurrunt ubera lactis*).

Abandonnant ensuite l'argument de la reconnaissance, qui vaut exclusivement pour les *animalia*, Lucrèce revient au principe de singularité individuelle, qu'il étend à la sphère des choses inanimées. L'exemple des grains de blé, qui sont d'une extrême petitesse, en confirme la validité universelle puisque ces corps, dont la forme semble pourtant identique, comportent des particularités qui permettent à un observateur attentif de les distinguer les uns des autres (v. 373 : *intercurrat quaedam distantia formis*). Fort de ces illustrations analogiques tirées des phénomènes, le poète peut conclure son raisonnement sur les ἄδηλα en réaffirmant la pluralité des figures élémentaires (v. 380 : *dissimili inter se quaedam uolitare figura*) par opposition au paradigme artificialiste (v. 378-379 : *neque facta manu sunt/ unius ad certam formam promordia rerum*).

Cependant, pour complexe qu'il soit, le parcours argumentatif qui vient d'être résumé n'épuise pas la signification de cette page, dans laquelle le poète Lucrèce développe en outre une conception originale de la nature animale (Tutrone 2012, 57-72). Conformément aux exigences de la démonstration, il insiste en effet sur la proximité entre les animaux et le genre humain, sur lequel s'ouvre l'énumération des différents types d'*animalia* (v. 342). Pour établir l'existence de différences permettant de caractériser les individus, le philosophe est amené à valoriser les aptitudes cognitives des animaux, (v. 350 : *nec minus atque homines inter se nota cluere* ; v. 355-356 : *At mater [...] noscit humi pedibus uestigia pressa bisulcis* ; v. 366 : *quiddam proprium notumque requirit* ; v. 367-368 : *Praeterea teneri [...] haedi/ cornigeras norunt matres*). L'emploi récurrent des formes du verbe *cognoscere*, habituellement réservé à l'activité de l'esprit humain, est particulièrement notable. En appliquant ce verbe à certains *animalia*, et plus précisément aux *pecudes*, Lucrèce tend à leur attribuer non seulement la conscience de soi et d'autrui mais la capacité d'identifier un individu particulier au sein d'un groupe composé d'êtres de même espèce : l'animal est ainsi apte à reconnaître l'un de ses proches au sein du troupeau. Cette affirmation, qui a pour effet de limiter considérablement l'opposition traditionnelle entre l'homme et l'animal, eût été amplement suffisante pour

étayer l'argumentation. Pourtant, s'engouffrant dans cette brèche éthologique, le poète épicurien va, de nouveau, démontrer bien plus que nécessaire dans une émouvante digression de douze vers consacrée au chagrin d'une vache (v. 355-366).

LA MATER ORBATA. RÉFLEXION SUR LA CONDITION ANIMALE

Non content de démontrer qu'une vache reconnaît infailliblement son veau parce qu'il est unique entre tous, Lucrèce choisit de peindre une scène de deuil et de s'attarder sur la souffrance d'une mère privée de son petit. Il évoque sa quête acharnée et désespérée à travers l'énumération des lieux parcourus et fouillés du regard (v. 355 : *uiridis saltus...peragrans* ; v. 356 : *noscit humi pedibus uestigia* ; v. 357 : *omnia conuisens oculis loca* ; v. 357-358 : *si queat usquam/ conspicere amissum fetum* ; v. 359-360 : *frondiferum nemus adsistens, et crebra reuisit/ ad stabulum*). Grâce à cette hypotypose, le poète attire l'attention sur l'intériorité de l'animal et sur la capacité de celui-ci à éprouver des émotions similaires à celles des hommes. Comme l'a bien noté F. Tutrone, cette thèse est soulignée par le lexique puisque les termes utilisés pour désigner le chagrin de la *mater orbata* (v. 355) sont empruntés au vocabulaire des émotions humaines : le cœur transpercé par le regret de son taurillon, la femelle emplit les bois de ses lamentations (v. 359-360 : *completque querellis frondiferum nemus*). Non seulement l'assimilation des mugissements à des lamentations funèbres réduit l'opposition entre le mutisme des animaux et la parole humaine, mais l'expression *desiderio prefixa iuuenci* (v. 360), qui souligne la violence de la peine ressentie, fait référence au regret d'un être absent et par conséquent à une perception de la temporalité, qui est habituellement considérée comme une caractéristique distinctive de l'homme (voir, par exemple, Cic., *Off.*, 1.11).

Telle une femme qui demeure inconsolable après la mort de son enfant, la vache, tout à son deuil, reste insensible aux objets naturels qui l'entourent. Frondaisons, herbes tendres, frais ruisseaux qui, selon les principes de l'éthique épicurienne (2.29-33), suffisent pourtant à combler les désirs naturels et nécessaires, ne parviennent pas à consoler sa peine. Lucrèce suggère ainsi que, loin d'être limité au présent des sensations, l'animal possède des facultés mémorielles qui le rendent apte à ressentir le manque provoqué par la perte d'un être cher. Ce rapprochement des intériorités humaine et animale est également souligné par l'emploi répété des substantifs *animus* et *cura*, qui renvoient à la psychologie humaine (v. 363 = *oblectare animum subitamque auertere curam* ; v. 365 : *deriuare queunt animum curaque leuare*). Au chant 3, Lucrèce définit en effet l'*animus* comme la partie hégémonique de l'âme humaine, où siègent à la fois l'intelligence et les émotions (3.136-151). Quant à *cura*, il suffira de rappeler que c'est le terme dont use Lucrèce pour évoquer les troubles de l'âme humaine (2.19 ; 48). En rapprochant les sentiments humains et la sensibilité des animaux, dont il valorise les aptitudes cognitives, l'épicurien Lucrèce se démarque du discours anthropocentrique qui, sous l'influence conjointe de la tradition platonicienne et du naturalisme stoïcien, s'est majoritairement imposé dans le monde romain. Qu'elle soit issue du dualisme professé par Platon ou de la hiérarchie du vivant figurée par la *scala naturae*, la définition de

l'homme comme "animal rationnel", largement adoptée par les auteurs latins, de Salluste (*Cat.*, 1.1-4) à Lactance (*De Opificio Dei*, 2.9 ; 8.1 ; 10.26), tend non seulement à instaurer une rupture qualitative entre humanité et animalité, mais à établir la supériorité de l'homme sur l'ensemble des créatures vivantes. Dans cette perspective, la spécificité de l'homme, en tant qu'être doté de raison, constitue une justification de sa domination sur l'ensemble de la création : les animaux ayant été créés à l'intention des hommes, il est légitime de les utiliser puisque nul rapport de justice ne peut exister à l'égard de créatures muettes et privées de *logos* (Cic., *Fin.*, 3.67 ; *Nat. D.*, 2.157-158). Lucrèce, qui s'attache à prendre en compte l'intériorité et la dignité animales, s'inscrit en faux contre cette vision logocentrique. Cette approche teintée d'anthropomorphisme, qui ne nie pas pour autant l'animalité des bêtes, vise à souligner la responsabilité humaine dans les souffrances qui leur sont infligées.

De ce point de vue, il est significatif que l'*exemplum* soit rattaché à la question du sacrifice. Au plan de l'argumentation, il aurait suffi que le veau se fût égaré dans la campagne. La quête anxieuse de la mère aurait également permis de mettre en évidence l'irréductible singularité de chaque créature. Cependant, le poète insiste délibérément sur le contexte religieux de l'épisode, instaurant un lien évident avec le sacrifice d'Iphigénie, dénoncé dans le prologue du premier chant (80-101) : les deux passages présentent en effet les mêmes références aux temples, aux autels où fume l'encens, au sang de la victime et à l'acte même du sacrifice (*mactatus*, v. 353 : cf. 1.99). La répétition de la scène nourrit certes la critique lucrétienne de la religion, qui se poursuivra dans la digression sur le mythe de Cybèle (2.600-660). Mais, par le décalage qu'elle instaure entre les deux situations, la reprise invite également à une interprétation d'ordre moral : si la fille du roi et le veau sont tous deux les victimes innocentes de pratiques cruelles imputables à la responsabilité humaine, l'attitude de la vache s'oppose nettement à celle d'Agamemnon, qui par ambition a sacrifié volontairement sa propre fille. L'homme, dénaturé par les désirs vains, se révèle donc, en ce domaine comme dans d'autres, inférieur à l'animal.

Cependant, on ne peut manquer pour finir de s'interroger avec A. Sharrock (Sharrock 2006) sur la signification de cette scène pathétique : on peut considérer que la vache endeuillée demeure inconsolable parce qu'elle n'a pas appris les principes de l'éthique épicurienne. En ce sens, elle représenterait l'antithèse du philosophe, qui sait, lui, que la mort n'est pas à craindre (3.830-869). Cependant, c'est bien sur la souffrance de la vache que repose l'argumentation, qui souligne, au plan de la physique, la singularité des êtres et, au plan éthique, les crimes enfantés par la religion et la cruauté humaine à l'égard des animaux. Dans ces conditions, l'empathie dont témoigne cette évocation introduit un léger décalage par rapport au message épicurien puisque Lucrèce insiste sur le caractère unique et donc irremplaçable de chaque créature. Et, de fait, dans les exhortations énergiques du chant 3 (894-977), le philosophe, se plaçant dans la perspective des *foedera naturae*, insiste au contraire sur l'universalité de la mort. Peut-on pour autant conclure que Lucrèce se contredit ? Il me semble que cette interprétation serait réductrice : tout d'abord parce que la consolation implique à la fois partage de la peine et incitation à la fermeté ; ensuite parce que ni Lucrèce ni les épicuriens ne

remettent en cause le caractère naturel de la tristesse causée par la perte d'un proche ; ils dénoncent surtout le caractère excessif et interminable du chagrin, auquel le deuil donne traditionnellement lieu. Enfin, parce que, loin d'affaiblir la portée salvatrice de l'enseignement épicurien, cette tension assumée entre le singulier et l'universel en révèle tout le prix. De même que Virgile chantera l'héroïsme et la piété d'Énée, tout en pleurant sur Didon trahie et abandonnée, le poète-philosophe Lucrèce, pour affirmer triomphalement avec Épicure que "la mort n'est rien pour nous", ne s'interdit pas de compatir au chagrin de la *mater orbata*.

En conclusion, je voudrais insister sur le caractère polysémique et foisonnant de cette page, qui constitue une sorte de miniature illustrant la philosophie lucrétienne. À partir d'un exposé sur les formes atomiques, le poète invite son lecteur à découvrir ce que nous appellerions aujourd'hui la biodiversité, tout en attirant son attention sur la singularité de tous les corps, depuis le grain de sable jusqu'à l'homme. Cette conception idiosyncrasique se trouve illustrée par plusieurs catégories d'êtres, et en particulier celle des animaux domestiques, qui dans la chaîne du vivant apparaissent comme les créatures les plus proches de l'homme. Parmi ces différents cas, Lucrèce donne un relief particulier à l'*exemplum* de la mère vache, dont s'est souvenu Ovide (*Fast.*, 4.459 sq.). Cependant, au delà de l'émotion qu'elle vise à susciter chez le lecteur, cette scène s'insère dans un réseau de correspondances, qui invite à un parcours thématique au sein du poème. Faisant écho aux vers consacrés au sacrifice d'Iphigénie, l'évocation du veau sacrifié permet de poursuivre la réflexion sur les méfaits de la religion et sur la nature de la véritable piété, qui sera définie au chant 5 (1198-1103). La mise à mort du petit introduit une critique de la cruauté humaine, qui sera développée au chant 5, en relation avec l'utilisation des fauves dans les batailles (1308-1340). Il en est de même pour le rapprochement entre intelligence humaine et intelligence animale, qui sera examiné en relation avec les origines du langage (5.1056-1090). Grâce aux résonnances entre ces différents développements, Lucrèce met ainsi en place, de façon méthodique et progressive, les éléments d'une réflexion novatrice sur la condition animale et le statut de l'homme. Mais cette pensée, qui tente d'articuler continuité et singularité au moyen de l'analogie, se veut elle-même le prolongement d'une ontologie fondée sur la diversité des atomes.

BIBLIOGRAPHIE

- Franchet d'Espèrey, S. (2003) : "La *Thébaïde* de Stace et ses rapports avec le Roman de Thèbes. (Prologue, épilogue et causalité)", *IL*, 55/2, 4-10.
- Sharrock, A. (2006) : "The philosopher and the Mother Cow: Toward a gendered Reading of Lucretius *De rerum natura*", in : Zajko & Leonard, éd. 2006, 253-294.
- Tutrone, F. (2012) : *Filosofi e animali in Roma antica. Modelli di animalità e umanità in Lucrezio e Seneca*, Palerme.
- Zajko, V. et Leonard, M., éd. (2006) : *Laughing with Medusa. Classical Myth and Feminist Thought*, Oxford.

